

LE FLE DERRIÈRE LES BARREAUX

Houria Mounib
Association *Culture et Liberté* à Fives
Formatrice en centre pénitentiaire

Mars 2004, je travaille depuis plus d'un an comme formatrice en alphabétisation et en FLE pour l'association *Culture et Liberté*. On me propose alors un poste de FLE dans un centre pénitentiaire. « Que faire ? ». L'expérience me plaît, mon entourage s'affole : « Tu es dingue ? C'est bien trop dangereux ! Tu t'imagines parmi ces criminels ? » J'accepte.

Un mot sur mon parcours qui peut expliquer ma décision. Juin 1991, j'obtiens mon DAEU (diplôme d'accès aux études universitaires). J'ai longtemps hésité avant de reprendre mes études car je pensais, comme certains de mes professeurs, que je ne réussirais jamais. Ce jour-là, je prenais ma revanche ! DEUG de lettres modernes, licence avec une mention français langue étrangère, puis maîtrise de FLE. Entre-temps, j'obtiens quelques vacances en collège. Me voilà, professeur de français pour un laps de temps. Une expérience riche mais très éprouvante. On ne s'improvise pas professeur même avec la meilleure volonté du monde. Septembre 1999, mon diplôme en poche et pas de poste à l'horizon, je m'envole à Paris. Je travaille un an comme formatrice en alphabétisation auprès des gens du voyage et six mois comme professeur de français, dans un collège à Créteil. Et puis, la vie et son lot de surprises me ramènent à Lille en juillet 2002. Persuadée que l'on me proposera un poste de français ou de FLE, je dépose mon CV au rectorat. Pourtant, ni mes diplômes, ni mon expérience ne m'ouvriront les portes d'un nouvel établissement.

Sinon en centre pénitentiaire donc, en 2004. Je rencontre le responsable du service scolaire, un instituteur détaché à la prison. J'apprends alors qu'il s'agit de

200 heures de vacation payées par l'Éducation Nationale (sourire intérieur). Nous remplissons les documents administratifs et me voilà donc en prison tous les mercredis.

Cette prison, je la connais bien, elle longe la voie rapide qui relie ma ville natale à la grande ville du coin. Aussi, quand je me rends chez ma mère, je ne peux m'empêcher d'observer cette forteresse dressée au milieu des champs de maïs. Tout paraît si calme qu'on oublierait que des centaines de personnes y sont enfermées. Pourtant, une fois que l'on franchit les portes du pénitencier, on comprend que la paix est à l'extérieur.

Vos oreilles sont agressées par les bruits des portiques qui sonnent, le « clic clac » des portes qui s'ouvrent ou se referment, les pas qui résonnent dans les couloirs, le cliquetis des clés qui pendouillent à la ceintures des surveillants. Votre vue est limitée par les murs et les barreaux qui quadrillent les fenêtres. Avant de parvenir au service scolaire, je dois pousser ou tirer 8 portes, serrer la main ou saluer une dizaine de personnes. Un véritable parcours qui peut durer 5 à 10 minutes selon les circonstances.

Me voilà arrivée au service scolaire, face au bureau du surveillant chargé de coordonner les actions. Son travail consiste à demander aux responsables de chaque bloc de lui envoyer les détenus inscrits pour les cours de FLE, d'anglais, de remises à niveaux ou pour leur rendez-vous avec l'anpe, le tabacologue, l'alcoologue.... Une lourde tâche qui stresse notre surveillant :

« Ta carte ? hurle-t-il parfois à l'adresse d'un détenu.

– Je l'ai oubliée.

– Alors retourne la chercher ! »

Je bois mon café, j'observe, j'écoute, je regarde un coin du ciel à travers les barreaux. Puis mes stagiaires apparaissent et remettent leur carte sur laquelle figure leur photo, leur identité et leur numéro d'écrou. On échange un sourire complice puis ils vont m'attendre dans le couloir ou la bibliothèque.

Lors de mes différentes prises de postes, je me suis toujours efforcée d'entretenir des relations chaleureuses avec mon public. La prison me paraissait être un univers froid comme ses murs et ses barres d'acier qui vous glacent le dos. « Impossible de s'attacher à ce public si différent » pensais-je avant d'entrer dans ce lieu hostile. Or chaque personne porte en elle une histoire parfois si lourde qu'elle vous touche quelle que soit sa « faute ». Ma mission a donc dévié au fil du temps : le professeur de FLE est devenu confident.

Pas une séance ne se passe sans que l'un ou l'autre ne raconte son passé, son histoire afin de démontrer qu'il n'est pas uniquement un détenu, un numéro mais un homme à part entière. Je suis à leur écoute mais s'ils me questionnent sur mon parcours, je suis là pour leur répondre. Je réponds à leurs questions sans détours ni mensonges. Certes, l'apprentissage de la langue française reste une priorité mais elle est un moyen pour exprimer sa haine, sa souffrance. Elle sert souvent d'exutoire !

Mais comment relater toutes ces heures passées auprès de ces hommes ? J'ai vu passé dans mes cours plus d'une trentaine de détenus de diverses nationalités. Certains ont été transférés par choix ou mauvaise conduite, d'autres relâchés ou ont abandonné les séances pour travailler à temps plein.

Ces entrées et sorties permanentes ne me permettent pas de suivre une progression solide dans l'apprentissage de la langue. De plus, les groupes sont

hétérogènes, même si nous les avons départagés selon les compétences en compréhension et expression orale de chaque individu. Cette instabilité et cette mixité remettent sans cesse en cause mon travail et les objectifs fixés pour chaque séance.

Mais entrons en classe. Quel jour sommes-nous ? Je ne sais plus. Cela n'a pas d'importance ! Les personnages sont vrais, le récit également. J'ai simplement condensé les séances afin de partager avec vous, les moments qui m'ont marquée.

Fermée ! J'appelle le surveillant. « J'arrive ! » Trois tours de clé et la porte s'ouvre sur une petite salle : huit tables, une armoire, un tableau, une carte du monde et une pendule. La fenêtre donne sur le terrain de foot. Au loin, on aperçoit la voie rapide où le va et vient des voitures semble narguer les détenus.

Erlis, un jeune hollandais d'origine albanaise, entre le premier. Il a le sourire aux lèvres et ses petits yeux clairs pétillent de vitalité. Je ne comprendrais jamais cet optimisme qu'il affiche sans complexe. Son ami Zasha « le pacifique » le suit. Un iranien d'une quarantaine d'année qui vit également en Hollande.

Si Erlis a des facilités pour s'exprimer en français, Zasha est tout à fait démuni. Il est incapable de parler sans provoquer les fous rires de ses camarades. Mais il ne s'en offusque pas. Pourtant, derrière cette indifférence, je sais que se cache une souffrance : Il m'a souvent expliqué par l'intermédiaire d'Erlis qu'il était innocent. Il est persuadé que la barrière de la langue a causé sa perte. Il n'a pas pu se justifier, on n'a pas voulu l'entendre, on n'a pas cherché à le comprendre. J'ai l'impression que ce choc a provoqué un blocage. Aussi, tous mes efforts restent vains.

Puis, les autres apprenants entrent à leur tour : quatre hommes tous très différents les uns des autres. Avant de passer à l'apprentissage du jour, nous bavardons de l'actualité du monde ou de la prison. La politique est le sujet le plus passionnant mais aussi le plus explosif. Notamment entre les pro-américains et ceux qui leur vouent une haine irréversible.

Hamed, un grand jeune homme au regard sombre provoque souvent la conversation. Mais, si on le contredit, il préfère tout interrompre afin d'éviter « une guerre ». Originaire de la Tchétchénie, il réside en Belgique avec sa famille depuis deux ans. Il est très cultivé aussi ; parfois j'ai l'impression d'être son élève. Il porte un intérêt particulier à la langue française car il veut tout comprendre : ses juges, son avocat, son entourage. Il a saisi, à l'inverse de Zasha, qu'il ne fallait surtout pas courber l'échine mais se battre avec les armes de son adversaire.

Il a toujours avec lui une liste de mots qu'il a vu ou entendu : « Que veut dire canard ? » J'explique, je dessine mais je sens qu'il n'est pas satisfait. Après un laps de temps, je comprends qu'il s'agit de l'insulte « connard ». Tout le monde rit !

« Bon, nous allons continuer notre leçon sur l'emploi du passé composé et de l'imparfait ». Nous rappelons la formation des temps puis je distribue six images qu'ils doivent commenter avant de formuler des hypothèses sur l'histoire. Il s'agit du cambriolage d'une crêperie commis par deux malfaiteurs qui, ne trouvant rien dans la caisse, se contentent de manger des crêpes et de boire deux bouteilles de cidre¹.

1. C. Flumian, J. Labascoule, P. Liria, C. Royer, *Rond Point 2. Méthode de français basée sur l'apprentissage par les tâches*, Grenoble, PUG, 2005, p. 32 (unité 3)

Le choix de l'exercice peut choquer ? Je suis quant à moi plutôt choquée par l'épreuve de français proposée récemment lors d'un certificat de formation générale. Que dire du choix de l'article, relatant un délit de fuite, intitulé « Un chauffard fauche deux collégiens »² ? Et que dire d'un des exercices proposés : mettre au pluriel cette phrase « La première victime âgée de 13 ans est morte »...

La sélection de mes documents est certes provocatrice mais elle ne cache aucun cynisme : la « faute » devient un objet de discours et d'apprentissage pour les détenus. Mon objectif est bien précis : *centrer la conversation autour de la personne afin qu'elle s'exprime*.

Je sais à quel point la barrière de la langue provoque un sentiment d'impuissance, une révolte intérieure, une envie d'exploser.

De nombreux apprenants m'ont parlé de cette douleur qui les rongait parce qu'ils n'avaient pas les mots ou le courage de s'extérioriser. Une personne m'a même confié qu'elle voulait dominer la langue française car jusqu'à présent elle était son esclave.

Il faut évidemment donner aux apprenants, le vocabulaire, la syntaxe... mais aussi un sujet qui puisse les motiver, les aider à sortir de leur prison intérieure.

Mais revenons en classe !

Après plusieurs reformulations, Erlis note au tableau les différentes propositions de ses camarades.

Image n°1 : deux hommes masqués mangent des crêpes et boivent du vin. Image n°2 : un homme masqué sort par une fenêtre, un passant le voit. Image n°3 :

« Que s'est-il passé ? » Peu à peu, l'histoire se construit et tous comprennent alors la mésaventure des malfaiteurs. Erlis se charge de l'expliquer en néerlandais à son ami Zasha. Bien entendu, cette histoire suscite des commentaires. L'ambiance se détend, un peu trop.

« On fait une pause ? » Erlis, une cigarette roulée à la main, acquiesce. Ils sortent dans le couloir, fument leur cigarette ou s'installent dans la bibliothèque. Moi, je me dirige vers le bureau du surveillant ou un café m'attend. Je retrouve mon collègue Bernard. On discute mais on ne s'attarde plus.

Dernièrement, un incident entre le surveillant et un détenu nous a mis en cause. Le directeur, pour comprendre la situation, a visionné la cassette de la caméra, située dans le couloir. Selon le surveillant, durant la pause, le monde, donc nos élèves, généraient des tensions. Nous sommes coupables ! La solution, serait de nous enfermer à clé avec les détenus, dans nos classes respectives. C'est une excellente idée. Seule, cloîtrée, avec huit hommes dans une salle, j'en rêvais ! Bref, je retourne en cours. Ils sont là, les yeux rivés sur la carte du monde. Ils s'évadent un instant. J'attends patiemment qu'ils reviennent à la réalité et s'installent à nouveau sur leur chaise.

2. Article paru dans *La Voix du Nord*, le 11 novembre 2003.

Après cette transition, il est difficile de reprendre le fil du cours. Je propose alors, l'écoute sonore du document relatant le cambriolage, afin de vérifier leurs hypothèses. Cette phase est importante et demande un effort de concentration.

1^{re} écoute : le sens global est compris. Zasha reste perplexe !

2^e écoute : Hamid a repéré le mot « malfaiteur ».

On décompose le mot : « mal-fait ». Étymologie du mot à laquelle je n'avais pas pensé.

3^e écoute : j'insiste sur le repérage des verbes. Je les note à l'infinitif au tableau :

briser la vitrine, entrer dans le restaurant...
--

Je propose de mettre les verbes au passé composé. J'invite Hamid au tableau. Sourire au lèvres, il s'approche. Il écrit :

ils ont brisé la vitrine Ils sont entré.

« Parfait pour l'utilisation des auxiliaires mais il manque quelque chose au participe passé du verbe entrer ». Il me regarde d'un air interrogateur. Ses camarades lancent des hypothèses :

« Un 'r' ? Un 't' ? Un 's' ?

– Oui ! tout à fait »

Sébastien, originaire du Niger sourit. Cette grammaire française lui paraît insensée mais le fascine également. Il veut comprendre et me questionne. « Pourquoi ce 's' ? » Je n'avoue rien. « Observe et trouve la règle ».

Nasser, un Syrien d'une quarantaine d'années, proclame d'une voix victorieuse : « Parce qu'ils sont 2 ! » « Brisé n'a pas de 's' ». lui fait alors remarquer Hamid. Erlis se rappelle subitement la règle. « Accord du participe passé avec l'auxiliaire être, pas d'accord avec avoir ».

Regards soupçonneux de ses camarades. Je précise la formule mais je sens que la pression monte à cause de l'empilement des règles faites surtout de particularités. À ce moment, Eddy, le rastaman, sort de son nuage et m'interroge sur la présence étrange du « s ». Fou rire général !

Ce garçon est impressionnant de part sa musculature qu'il entretient en salle de sport mais aussi pour son franc parler. Ses camarades le surnomment BARRACOUA. Pourquoi ? Armé d'un banc, il a juste explosé deux vitrines afin de se rapprocher d'un détenu qui l'insultait : il ne supporte pas qu'on lui manque de respect. En classe, il est studieux, mais il a parfois de longues absences.

« Mais où étais-tu ? Nous venons d'expliquer la règle.

– En Guyane, je me rappelais mon hold-up ».

Je suis assez surprise qu'il s'aventure sur ce terrain. Généralement, les détenus ne parlent pas de leur délit sauf s'ils se proclament innocents. Mais la mésaventure des deux malfaiteurs a réveillé en lui des souvenirs. Le choix des documents a accompli son travail en sourdine. Les autres le questionnent. Eddy, ravi d'être le point de mire, se lance dans les détails.

Je lui demande tout de même d'utiliser les temps du passé mais très vite mes consignes tombent à l'eau. Inspiré, il nous raconte son histoire de façon si

extravagante que nous hurlons de rire. Pourtant, les dernières minutes, dignes d'un film, nous plongent dans la réflexion. Tirer sur les policiers qui l'encerclaient et mourir ou survivre pour ses enfants. Comment peut-on en arriver à ces extrémités ? Il nous racontera plus tard ses années passées au pensionnat et en maison de redressement. Des circonstances atténuantes ? Je ne saurais le dire. Je ne suis pas là pour le juger !

Ses confidences en ont amenées d'autres. Notamment, celles de Sébastien qui, suite à une mauvaise lecture de son billet de train, s'est retrouvé à Paris. Perdu, dans cette ville où la langue lui était étrangère, il est tombé dans les mains de la police qui procédait à une fouille. Le hasard ou le destin ? Il se pose encore la question.

Tous veulent raconter leur histoire sauf Hamid qui, toujours méfiant, reste sur ses gardes. Le surveillant entre alors dans la classe pour nous signifier la fin des cours. Nous n'avons pas vu le temps passer et cette intrusion nous dérange mais il faut se plier aux règles.

Avant de sortir, Zasha me remet discrètement une lettre en persan. Lors d'une séance précédente, il m'avait expliqué qu'il écrivait souvent³.

Je rassemble mes affaires, encore toute secouée par ces aveux. Je quitte lentement les lieux. Peu à peu, je sors de mon nuage, réveillée par les bruits des portiques qui sonnent, le « clic clac » des portes qui s'ouvrent ou se referment, les pas qui résonnent dans les couloirs, le cliquetis des clés qui pendouillent à la ceintures des surveillants.

Je me retrouve dehors où tout paraît si calme, que l'on oublierait que des centaines de personnes sont enfermées, à l'intérieure de cette forteresse, qui se dresse au milieu des champs de maïs.

3. Une amie iranienne a traduit son écrit : sont reproduites en annexe la lettre et sa traduction, avec l'accord de l'auteur.

